

**« LA MESSE DES MOTS »**  
suivi de  
**« IL FAUT QUE LE POÈTE REGARDE DE NOUVEAU  
VERS LA PLUS HAUTE MONTAGNE »**

**Charles LE QUINTREC**

La poésie c'est ce qui subsiste du dialogue Créateur-créature du paradis terrestre. On nous dit qu'alors la conversation fut interrompue. Il me semble qu'un poète, un musicien – je pense à Mozart, mais aussi à Dante – sont capables de rétablir le contact. Il y a des mots et des harmonies qui remontent à la Genèse et qui n'ont pas fini de vibrer très intensément dans les espaces. L'homme – c'est son honneur – s'ingénie à renouer les fils d'une concertation fabuleuse et ses échecs – pour importants qu'ils soient – n'arrivent pas à le décourager. Toujours il éprouve le besoin de poser les questions de sa présence au monde et de ses fins dernières.

*« Dès qu'il se distingua de l'animal, écrit Renan, l'homme fut religieux. C'est-à-dire qu'il vit dans la nature quelque chose au-delà de la réalité et pour lui-même, quelque chose au-delà de la mort. »*

Torturé plus encore que douloureux, voyant avant même que la voyance ne fût à la mode, Baudelaire, dans ses carnets, fait une sorte de récapitulatif des grandes questions. Les voici, telles qu'elles nous sont posées, telles que le poète, plus encore que le savant, voudrait y répondre :

*Où sont nos morts ?*

*Pourquoi sommes-nous ici ?*

*Venons-nous de quelque part ?*

*Qu'est-ce que la liberté ?*

*Peut-elle s'accorder avec la loi providentielle ?*

*Le nombre des âmes est-il fini ou infini ?*

Quel ordinateur répondra jamais à pareil questionnaire ? Le robot ne souffre pas. Il fonctionne jusqu'à l'erreur. Il ne sait rien de la nuit des consciences, de l'enfer des vies méprisées, du paradis agrandi de certains yeux qui perçoivent quelque chose de ce qui demeure caché à la multitude.

Brisons là ! Si nous ne savons pas ce qu'est la poésie, nous commençons à nous faire une certaine idée du poète.

Il est essentiellement un homme à part. Il n'est pas du nombre. Il ne fait pas nombre. Il n'est pas attendu. Il n'est pas élu. Il ne joue pas au tiercé. *Intervilles* l'assomme. A force de vulgarité, le petit théâtre de Pécuchet l'ennuie. A ses yeux, les chanteurs à la mode sont déjà démodés. Il est un solitaire. On prétend donc ici et là, et là plus qu'ailleurs, qu'il peut-être gênant parce que hors du jeu, ce jeu qui consiste à brailler dans les cafés et à briller dans les salons.

S'il vient du peuple – c'était l'opinion d'Armand Robin – le poète est une sorte de réprouvé. Les siens ne le comprennent pas et, du haut de leur argent, les autres le méprisent.

Cet homme est d'ailleurs parfaitement méprisable aux yeux de ceux qui vont célébrant le siècle sans s'apercevoir qu'il est le plus fou furieux de l'histoire de l'Humanité.

Faut-il le dire ?... Œuvre de solitude, la poésie ne s'adresse qu'aux solitaires. A ceux et à celles qui aiment à se poser toutes les questions gênantes et qui ne se trompent jamais sur notre finalité puisqu'il est entendu depuis le premier jour que *« Tout va sous terre et rentre dans le jeu... »*

Qu'il soit jeune ou moins jeune, aucun mystère ne peut rebuter le poète. Ce qui le choque, c'est le terre-à-terre, le raisonnable, le rationnel, la racine carrée, le deux et deux font quatre des agioteurs et des gogos. Ce qui le désarme, c'est qu'à l'heure du Seigneur on cherche encore à marier sa fille ou à vendre des bœufs.

Jeune ou moins jeune, le poète comprend le surnaturel. Il l'appelle, il s'en fait l'instrument et encore le modeste truchement. Que l'eau se change en vin, que le vin devienne sang, que le pain se fasse chair, qu'une Vierge enfante, que Dieu l'Unique soit Un en Trois personnes, il n'y a rien là, absolument rien là pour le surprendre. En ce domaine, il est sûr que le mensonge est impossible. Ment-il, lui, quand il voit

des îles dans les arbres, des archipels dans les nuages, des volcans en éruption dans le creux de ses mains? Non, il n'arrange pas, il n'embellit pas quand la matière n'est plus obstacle et que la gravitation fait ce qu'elle doit.

Chant, célébration, voyage vers l'invisible, vers l'ineffable, vers l'indicible, la poésie est ce qui reste aux hommes quand, par malheur, ils n'ont plus rien. On l'a bien vu pendant la dernière guerre, au cœur de la clandestinité, quand Pierre Emmanuel et Loÿs Masson, Louis Aragon et Paul Eluard, Louis Parrot et Jules Supervielle ont dit non – contre toute prudence et, apparemment, contre tout bon sens – aux forces de la nuit.

La poésie dites-vous n'est plus à la mode ? L'a-t-elle jamais été ? Et comment le serait-elle à une époque où les mots mutilés, galvaudés, codés, décodés, jetés sur la page blanche – que sa blancheur ne défend plus – par la fantaisie tyrannique des apprentis sorciers et des novateurs, déforment le plus misérable des calligrammes. Pour vivre, pour vibrer, pour toucher, pour émouvoir, la poésie a besoin de voyelles, de voyance, de consonnes que Claudel dit impulsives, propulsives, dynamiques. La poésie, pour cheminer souterrainement, a besoin de vérité, de charité, de sensibilité, de pitié, de ferveur.

Que de révolutions n'avons-pas faites au fond de l'encrier ? Que d'erreurs n'avons-nous pas commises ! Il fut un temps où Ronsard n'était pas nommé et un temps où l'on ne jurait que par lui. N'est-ce pas assez détestable ? Avons-nous besoin de toujours nous taillader le visage ? Sommes-nous si aimés du public que nous éprouvions encore le besoin de nous défigurer devant lui ?

Comme les grands bardes, je crois que l'essentiel est un oiseau, est un feuillage, est un enfant qui saute à la corde dans le soleil de sa maison.

La poésie – l'aurai-je assez dit ! – mais c'est ce souffle au-dessus des halliers, ce visage entrevu, ce cri qui pourrait aller percuter les étoiles. C'est cette faim, et c'est ce pain et c'est ce vin, cette communion sous les deux espèces, et c'est cette soulerie, cette euphorie, cette souffrance.

Plus qu'un art de faire des vers, c'est un art de vivre. C'est cette amitié, cette générosité, cette attention aux autres et encore cette exaltation, cette passion, cette angoisse et cette recherche exaspérante – car jamais atteinte – cette façon que nous devrions avoir de regarder cette vieille planète abîmée comme si elle vibrerait et luisait encore sous la salive du Créateur.

Ce n'est pas tant tout de dire que nous sommes jeunes et que nous sommes poètes ! Et tant mieux si nous sommes l'un et l'autre !

Disons avec Eluard que les hommes ont peu chanté à haute voix, qu'ils ont rarement entrouvert leurs fenêtres, que peu de chose les a distraits de leur vie épuisante. Mais qui ne sait que ce peu : « *l'aube, l'amour et le sentiment de l'injustice, a fait naître des poètes* » ?

Pas de formules, pas de formulations à proprement parler, mais une approche toujours plus difficile, mais un pouvoir de faire – le poème ce n'est pas autre chose que le pouvoir, que le désir de faire – venu d'on ne sait où, hérité d'on ne sait qui. Agnon disait que c'était l'Esprit qui lui avait mis chaque mot dans la bouche. Le vieux saint Jean, à Pathmos, n'a pas dit autre chose. Dante, lui aussi, convenait d'écrire sous une dictée. Il n'est pas jusqu'à Guillevic, regardé cependant comme l'un des tenants du matérialisme historique, qui ne m'ait fait cet aveu : « *J'écris au plus haut de moi-même pour me surprendre et essayer de comprendre ! Et le mieux que je fais, c'est quelqu'un qui le fait à ma place.* »

Qu'on est loin de cette sombre vacuité dont parlent les tenants de l'imposture et encore les Éliacins du domaine interdit.

La poésie, c'est la joie, la révolte, le rêve, c'est l'homme dans la nature, dans la cité, dans ses gouffres. Tout cela qui sommeille en nous, qui se réveille en nous, ce besoin que nous éprouvons de nous sonder les reins et le cœur et encore les entrailles. Pas seulement les mots, mais une parole, pas seulement les formules, mais des questions, les questions de Baudelaire et les autres pour avoir moins mal au monde et nous délivrer des foudres annoncées et des apocalypses offertes.

**\* *La Messe des mots* est un texte original de Charles Le Quintrec publié par les Éditions L'Âge d'Homme en mai 1989 dans le recueil collectif de poésie intitulé « L'Atelier Imaginaire », p 187 à 190.**

# « IL FAUT QUE LE POÈTE REGARDE DE NOUVEAU VERS LA PLUS HAUTE MONTAGNE »

par Charles LE QUINTREC

En un temps où Dieu s'éloigne, où le mystère en quelque sorte se matérialise, il est indispensable de ne pas laisser mourir le feu. *Poète et prêtre*, disait Novalis, *au commencement ne faisaient qu'un*. Il est donc indispensable d'une part, de rappeler les poètes à plus de gravité, d'autre part de les sortir de leur isolement, de leurs laboratoires et de faire comprendre au public qu'il lui est préjudiciable de se tenir éloigné de ceux qui, à sa place, cherchent les chemins qui mènent au cœur de la forêt magique où même dignité nous sera rendue.

Il semble parfois – et je pense que le public peut ressentir cela très profondément – que l'écriture se trouve tout entière entre les mains des apprentis sorciers, des linguistes et autres grammairiens et que les signes dont elle se sert ne sont plus signifiants. Il est vrai que nous sommes entrés dans un désert voulu, brûlé jusqu'à l'os par les soleils « cou-coupés » de l'impuissance. Il nous faut en sortir, regarder de nouveau vers la plus haute montagne où quelqu'un que nous n'osons plus nommer entretient une lumière si fragile, si ténue, que si elle venait à s'éteindre ce serait la nuit pour tous les hommes.

De nouveau, il nous faut interroger le dieu inconnu, sonder l'espace, jeter une passerelle entre l'amour et le mot qui le nie et partir à l'invitation de Léon Tolstoï à la recherche du bâton vert.

Je sais. Il y a des poètes qui confondent le travail profond – en profondeur – avec le plaisir futile ou qui, par manies singulatoire et jaculatoire se retranchent derrière des exercices qui ne peuvent intéresser que des mandarins masochistes. Il y a aussi ceux qui, éternellement, brodent une licorne sur une tapisserie de haute lisse et ceux qui espèrent encore sortir des cornues du docteur Faust – dans une caverne que Méphisto ne hante plus – les élixirs dans odeur et sans saveur de la mode. Mais il y a aussi ceux que notre cher Théophile Briant en sa tour du vent de Paramé appelait : « les enfants de lumière. »

Ils sont peu nombreux. Moins nombreux encore. Ils chantent. Ils entendent que le chant soit repris par le peuple. Que celui-ci, mû par son génie propre, lui ajoute quelques couplets de son cru.

*Les malheureux*, disait Guillaume Apollinaire, *ce sont ceux qui se tiennent éloignés de la poésie*. J'ajoute ceux qui s'en jugent indignes ou qui croient devoir s'ennuyer dans son temple.

On oublie que l'acte poétique – essentiellement – est avant tout un acte religieux. Quand les matins étaient chauves et le soir perdus de matière, quand la monstrueuse salive de la Création engluait encore toute chose, l'homme a crié, il a prié, il a chanté, il a dansé. Il a fait acte d'allégeance au fleuve et à la montagne, à l'océan et au tonnerre du ciel. Le premier poème a été un chant pour se protéger de la sylve profuse et des horizons retranchés. Un chant et un agenouillement. Ce fut aussi un dialogue entre la pauvre créature éperdue, épouvantée de sa vulnérabilité et la Créateur comme absent pour toujours.

Ainsi, la poésie des peuples est avant tout la mesure du sacré dont ils disposent. Dans les périodes troublées elle peut dévier de ce courant impérieux, mais sous peine de manquer gravement à la loi non écrite, les peuples se doivent de revenir à l'essentiel qui est de nommer l'Unique après avoir entrevu quelque chose de Son visage.

L'homme de l'Eden avait établi un contact permanent avec Celui qui Est. La communication fabuleuse était de tous les instants. Il semble que nous ne sachions plus nous servir de la liaison cosmique. Plus les appareils dont nous disposons sont perfectionnés, plus nous éprouvons de difficultés à nous faire comprendre, à nous comprendre. Notre domaine est dehors. C'est ainsi que sans même nous en rendre compte, nous échappons à notre propre mystère.

Pierre Reverdy écrivait : *La poésie n'est pas un simple jeu de l'esprit, mais le drame de l'âme, son action profonde et pathétique*. Il ajoutait avec ce bonheur d'expression qui lui était propre : *Le poète ne monnaie pas son or, il le livre natif*.

Jamais on n'a tant parlé de dialogue. Jamais on n'a été si peu entendu, si peu compris. C'est comme si dans une même langue, on se servait d'autres langages plus hermétiques ou plus sophistiqués. Pas une Parole parmi tant de mots galvaudés, pas un cri au milieu de tout ce vacarme, rien qui soit quelque peu

rassurant. Nous sommes derechef au pied de la Tour de Babel. Nous nous servons d'idiomes codés, décodés, atrophiés, gangrenés, qui ne nous peuvent être d'aucun secours.

Il nous faudrait retrouver la grâce du chant. Le poème c'est l'efficace de la grâce en nous. La chanson, c'est une adhésion épidermique à un semblant de bonheur. Le poème, c'est la respiration du bonheur dans notre âme. La chanson, c'est une voix qui se module sur un pinçon de musique. Le poème, c'est la musique même, à son plus haut degré.

Ainsi, la poésie nous possède. Sans elle, sans son travail obscur en nous, nous serions méconnaissables et nos miroirs nous feraient peur.

Quand la poésie nous gouverne, c'est aussitôt la fête en nous. Nous ne sommes pas au monde pour souffrir ou pour mériter d'échapper à la souffrance, mais pour participer aux élans, aux noces cosmiques, aux lois (encore plus fabuleuses que scientifiques) des gravitations. Nous ne sommes pas que de la terre et nous aurions tort – sous prétexte de rationalisme – de laisser inculte le meilleur de notre jardin secret. Ce que René Huyghe appelle : *La revendication de l'obscur*, exige sans doute que l'on attentif à la Science et aux sciences qui en découlent, mais aussi à la vitalité du dedans, à la force originelle qui nous manifeste sans relâche et dont nous ne savons presque rien.

Pour intéressantes, pour inespérées qu'elles soient, les puissances raisonnées ne sauraient endiguer le flux souterrain qui part de l'intuition, passe par la fulguration des formes et des folies pour aboutir non pas à la vérité, mais à l'enthousiasme, à l'incoercible besoin de créer. C'est-à-dire – selon René Huyghe – *à tout ce que la vie apporte avec elle et qui ne cesse de se développer lorsqu'elle accède au psychique et au spirituel.*

Voilà le chemin indiqué aux poètes – et par les poètes ! – mais rarement emprunté pour toutes sortes de raisons et sans doute parce qu'il est difficile d'être à soi seul tout un monde, d'être tout seul différent de tous les autres. Et cependant, cette différence est capitale. Elle est sacrée.

Qui ne sait ? Qui ne comprend que ce qui manque à notre monde déboussolé c'est moins la justice – fût-elle sociale – moins la liberté – en-serions-nous de nouveau privés – moins la dignité – dont on nous dépouille un peu plus chaque jour – que l'amour, que l'efficace de l'amour à partir d'un merveilleux encore transcendé ? Le grand dessein des hommes c'est la recherche du bonheur dont Paul Claudel disait : *C'est notre devoir et notre patrimoine.*

Par bribes, par miettes, par fragments libérateurs, nous attrapons en solitude quelque chose de l'universel amour. « Au commencement était le Verbe. » Pas un poète qui puisse oublier cet exorde. Le Verbe est le mot primordial. De tous « les mots de la tribu », le seul qui convienne ici. Il ne s'agit pas du verbe grammatical que les petits maîtres essaient de faire exploser par les jeux combinés de la typographie et de l'impuissance, mais du Verbe souverain – du Verbe Amour – qui est le langage, que dis-je ? la respiration même du plus Haut Nom.

Saluons les voies et les voix imprudentes ! Saluons les cœurs insensés ! Laissons aux philosophes, aux théologiens, aux grammairiens, aux linguistes, à tous ceux qui font commerce avec le menu des mots, les raisons et les théories, les théorèmes et les concepts, les vertiges et les abstractions et entrons hardiment dans toutes les ivresses, dans toutes les fortunes. Aux figures, aux enseignements rhétoriques, préférons la Parole qui fait, les vocables qui peignent les chimères et permettent les visions ineffables de l'éternelle jeunesse à l'image de celle de Dieu.

*« Il faut que le poète regarde de nouveau vers la plus haute montagne », écrit spécialement par Charles Le Quintrec pour l'Atelier Imaginaire, a été publié par les Éditions L'Âge d'Homme sous le titre « Seulement quelques mots » au mois de mai 1990 dans L'Atelier Imaginaire, le recueil collectif consacré à la poésie (p. 173 à 176).*

Pour situer le poète : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Charles\\_Le\\_Quintrec](http://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_Le_Quintrec)  
<http://www.atelier-imaginaire.com/jure.php?uid=r9upfa4rfq0tgi8meck6mhu731&id=29&old>

PDF des articles : [http://www.atelier-imaginaire.com/doc/doc\\_169.pdf](http://www.atelier-imaginaire.com/doc/doc_169.pdf)